

m.

FanaisonS

Oct. 2005

Il prit sa plume et écrit :

« Une fois de plus, je m'en vais creuser un nouveau puits pour y jeter la nouvelle dépouille.

Je sais que d'autres trous restent à creuser et déjà, l'absence pressentie pèse.

Une fois de plus, je gravis, sans perdre de vue l'horizon, les marches hautes.

Les mots forment des arabesques.

Je ne sais quand je dévisserais. »

TABLEAU 1 : Le spectre

De l'eau passera sous les ponts,
sous les pontons couleront les noyés,
nos intolérances, nos folies, les regrets,
sous les pontons passeront.

Les nuits seront jours et les jours seront nuits
que nos os n'auront plus ici leur place
et que sera passée l'eau sous les ponts.

Bien sûr poussière, sous la terre
à l'abri de la lumière, couchés, lovés,
les vers ne sauront rien de nos amours
froissées, de nos fables éphémères.
Sous la terre, à l'abri, ne tinteront pas
nos os. On en aura perdu la trace
tant l'eau sera passée sous les pontons.

Et si l'on hante, c'est ailleurs, c'est fini
le goût tendre de la chair,
c'est fini, le tissu soyeux des peaux.
C'est fini, c'est ailleurs, même si l'on tente
de se tendre, nos os ont fondu dans l'air.
On ressemble à des noyés
tant l'eau est passée sous les ponts.

TABLEAU 2 : Fanaison 1

Il prit sa plume et écrit :

« Mon amour,

Je ne tirerais pas en vain les lignes.

Mes mains sont si creuses que l'on ne peut rien y verser pour les remplir.

Mais si la callosité n'est qu'infiniment perceptible, l'âme guide les branches et je trace mes arabesques.

Je ne te parlerais pas encore de ma soif, bouche sèche, commissures aux lèvres et langue collée.

Tout cela tu le sais, mon amour.

Maintenant que nos mains se décroisent, maintenant que l'envol est pris, je regarde nos ombres qui se détachent et je les vois qui se saluent.

Le bonheur est malicieux, la vie ôte et reprend ce qu'elle donne.

Je ne leur en veux pas. Je comprends qu'il faut des béances, des fanaisons.

Je comprends qu'il faut parfois cette déchirure, que la mue est nécessaire, qu'il faut bien cela puisque la faim ne nous tiraille plus.

Nous sommes des phénix.

Nos peaux résistent ou repoussent, nos ongles arrachent au désespoir le souffle d'air qui nous retient.

Voilà !

Nous survivons à tout et de tant d'abîmes, nous revenons.

Ainsi, l'absence.

Depuis que l'au revoir s'avance, j'ai mesuré nos aléas, j'ai repris la route en sens inverse et je n'ai trouvé aucune douleur dont on ne puisse rire ou parler sans hausser la voix.

Ce n'est pas rien, déjà, d'éviter les écueils et de se rendre à ce point de départ. »

TABLEAU 3 : Histoire vécue

- Tu t'en souviens ?

- Tu parles. J' m'en souviens comme si c'était hier. C'est simple.

Quand l'évidence te bouff' les yeux, tu peux pas rester là, les bras croisés à attendre que ça passe, pa'ce que tu sais qu' ça passera pas. Pa'ce qu'y a pas qu'les yeux ! Y a un truc là dans ton ventre et pis t'as la tête qui gigote !

- T'es fait comme un rat ?

- Mieux qu' ça, j'te dis !

T'es comme qui dirait genre à deux mille mètres du sol et t'as qu'une envie, une seule envie, c'est qu' le monde entier disparaisse.

- Ouais, comme ça t'es tout seul et t'es l' plus fort !

- Eh ? T'as un pruneau à la place d' la cervelle ou quoi ? A ce moment là, t'es déjà le maître du monde. Peut rien t'arriver. T'es intouchable, j' te dis. T'es pur comme un nouveau-né.

- C'est quoi l' truc alors ?

- Le truc, c'est qu' t'as envie qu' le monde disparaisse pour te retrouver seul avec elle.

Ouais, mon pote, au cinéma le coup d' foudre, c'est zoom avant, le décor qui s'efface et les deux tourtereaux pour qui plus rien n'existe autour.

Dans la vraie vie, ben, c'est pareil.

TABLEAU 4 : Première pousse

Il prit sa plume et écrit :

« Mon Amour,

Nous vivrons des heures douces à parler de ce que nous aurons accompli.

Nous aurons mis depuis longtemps au rebut les anicroches et finalement, nous trouverons le goût sucré de la tendresse.

Aujourd'hui, je ne te cherche plus.

Je t'emmène où que j'aille ; je te porte en moi sans que cela ne coûte ni ne pèse.

L'amour-fardeau n'est pas l'amour et tu le sais, entre nous, d'aussi loin que nous ayons eu à nous tendre la main, nous n'avons jamais été indisponibles l'un à l'autre.

Je vis ma vie sans toi et je la vivrai encore s'il faut la vivre ainsi.

Pourtant, ce n'est pas fatalement que les choses arrivent. La beauté existe, n'est-ce pas ? L'amour est délicat et nous pouvons nous éblouir.

Mais ceux-ci nous poussent et nous devons nous mettre en marche.

Nous devons explorer l'espace qui s'étend entre nous et notre peau.

Que faire du don reçu, de cette force qui nous est donnée de pouvoir gravir sans chavirer ? Voilà, à vrai dire, la seule question qui importe ; voilà tout le soin qu'il nous faut apporter à ne pas salir l'éclat. »

TABLEAU 5 : Fanaison 2

Depuis ton départ,
comme rien ne me rattache au port,
j'erre de rade en rade
sans m'y retrouver.

Troussant d'autres jupes,
buvant mon vin mauvais à d'autres lèvres,
je happe des chairs sans étendue
que j'épuise de ma paume ;
je caresse des humidités fragiles sans précaution
et déflore à tout va.

Le sexe se dresse et pense.
La bouche lèche, suce et pénètre se moquant de la cervelle,
la belle tranche de raison,
où languit, prostrée sur elle-même,
ma peur.

Je n'ai plus qu'à déployer ma solitude,
qu'à me coucher contre des peaux nues qui m'attirent,
qu'à définir les contours,
effaçant les visages et m'efforçant d'être moi-même aussi nue que
possible.

Je n'ai plus qu'à fouiller, qu'à donner ce coup de rein.
Le temps d'en jouir, l'oubli et l'apaisement semblent si légers,

à côté du poids de l'absence et de ses doutes,
ses incertitudes que je me traîne au cœur,
que j'enchaîne à un symbole vacillant,
qui me pèsent et m'éparpillent.

Depuis ton départ,
comme rien ne me rattache au port,
je divague.

TABLEAU 6 : Fantasmagorie

« Bientôt rêver d'elle ne me suffira plus.

Cent fois déjà vus et revus son con et ses lèvres, cent fois vus et revus ses recoins !

Humant le parfum réinventé, caressant la peau remorcelée, je n'embrase rien que moi-même et ne fait que suggérer.

Happer, soulever les pans d'être où son plaisir me conduit, décoller sans prudence l'épaisseur qui enserre, pénétrer là où son souffle me guide, boire son eau...

Main moite secouant un sexe trop connu, je tente d'écouler, au plus près, un désir coupable qui me taraude. »

TABLEAU 7 : L'autre

Ainsi va cette étrange vie qui me pousse vers toi,
qui me repousse,
ainsi va cette étrange vie.

Le marbre de nos peaux en dit tant sur l'épiderme et cache tant l'en-
dessous et je sais, tentant de l'ignorer, ce qui se trame et se noue ;
ce qui se joue dans l'en-dessous, je le sais.

Je ne voulais pas ce départ, cette fuite contrainte et nécessaire,
moi-même nouée à l'amour-symbole, moi-même tenue.

Je voulais que tu restes, je voulais l'épiderme et l'en-dessous, je
voulais boire l'eau de ton sexe et m'en enivrer.

Par défi, par pudeur, par ces liens qui me nouent, j'ai fait la fière
mais comment faire autrement puisque :

- c'est impossible ;
- c'est impensable ;

puisque quand j'y pense les murs se dressent et que toi-même,
repoussant du pied, repoussant cette étrange vie qui pourrait faire
que l'on s'ouvre, tu me montres du doigt l'issue de secours.

La porte de sortie.

Ah ! Boire ton eau, l'eau de ton sexe, tu le sais, l'en-dessous, ou tu
tentes de l'ignorer, c'est plus profond encore, c'est plus ténu, c'est
autre chose qui se trame, qui se noue, se joue de nous, nous carapace.

J'ai peur, j'ai la gorge qui se noue, je voltige sans penser où je tombe
et je retombe, comme je peux, sur mes pieds, sur mes lacets

dénoués ; je tente de renouer, de recoller les bouts épars de cette étrange vie qui me pousse vers toi, qui me repousse.

Caresser des corps, encore et bien sûr, c'est ma nature, c'est ce monde merveilleux, éphémère qui me tient et me retient, me met face à ma solitude.

Mais penser à toi, penser :

- c'est impossible ;
- c'est impensable ;

puisque quand j'y pense, je sais, les murs qui se dressent, de moi à moi, et toi encore avec ton histoire qui te tient, te retient.

Oserons-nous ?

Aurons-nous la force, l'envie, quand on sent de nos pressentiments l'étrangeté d'être, l'une à l'autre...

Avec mes utopies ;

avec ce quotidien qui t'enserme ;

avec mes nuits blanches

et tes bleus à l'âme qui te repoussent

et tout ce qui nous pousse,

nous repousse

l'une contre l'autre.

Que ferons-nous de cette évidence ?

De l'amour qui naît, nous poussant, nous repoussant, l'une contre l'autre, nous nouant à cet impossible, ce qui n'est qu'impensable et qui nous noue, nous surprend sans que l'on sache pourquoi.

Pourquoi toi ?

Pourquoi moi ?

Pourquoi maintenant ?

Mes phantasmes sont pleins à craquer et tout me va, happant ça et là l'eau des sexes, lapant, si je le peux, ces peaux qui me tentent.

Mais j'ai beau caresser, contourner aux détours des rêves ce qui me pousse et me distrait de ma solitude, l'en-dessous de ta peau, j'en rêve, j'en déduis et cette étrange vie-là me va mal.

Et pourtant, je la vis, cette étrange vie qui me va mal, qui me pousse ; je grandis, je me protège et tout ce qui me pousse me repousse, vertigineusement.

L'en-dessous, sans mentir, cela m'attire, me happe et me lape ; l'en-dessous de cette étrange vie, aux détours que l'on ne savait pas, mais la gorge se noue et je voltige.

TABLEAU 8 : Le spectre

Allez, va, ramasse tes tripes,
ramasse-les, elles traînent par terre,
c'est déguelasse !
Ravale ta bave,
ravale-la,
elle te single le visage,
c'est déguelasse !
Relève le port de ta tête,
relève-le,
il dégouline,
c'est déguelasse !

TABLEAU 9 : L'amant régulier

Ce soir, je prends ton sexe entre mes lèvres et je le bois, je l'avale.

Avant, pour parvenir à l'humidité, nos bouches et nos langues ont fouraillé, mordu et nos peaux, dépouillées des convenances, ont entrechoqué leurs limites.

Nous pouvons les repousser loin, nous pouvons creuser profond avant la déchirure, tant que tu miaules et pleures sans artifice.

TABLEAU 10 : Du point

Elle ne tenta même pas de trouver le sommeil.

Elle était lasse bien sûr, comme arrivée au bout d'elle-même, à bout de force mais elle était sereine.

Elle tourna d'abord sur place, lentement, puis finit par se poser là, cherchant le point sans impatience, étalant simplement devant elle les vestiges.

Que faire de cela et où les déposer ?

La fragilité de la chose, la délicatesse, tout cela elle le savait et elle observait pour trouver l'angle doux, celui qui apaise.

Elle respira, repensant au temps qu'il restait à vivre, pensant à ces verbes à mettre au passé, saluant la vie qu'elle sentait toute proche et qu'elle appelait de ses vœux.

Existait-il réellement tant de routes à suivre ?

Elle voulait aller vers elle-même, tendre à cet intime, déposer là sa peau, être de nouveau nue.

Cela ne devait rien au hasard et il y avait bien là un cheminement.

Mais il lui fallait, pour aller de l'avant, rompre.

Elle finit par trouver le point à deux doigts de son aorte.

Elle le caressa longtemps.

Elle saisit un couteau et le trancha avec beaucoup d'application.

Elle dégrafa sa poitrine et le déposa là.

Elle ne se retourna pas pour voir la cicatrice qui déjà raccommodait,
clouant le chapitre.

Elle ramassa sa veste.

Elle quitta la pièce sans précipitation.

Cette nuit là, elle dormit profondément.

TABLEAU 11 : Fanaisons 3

- Qu'est-c' tu fais ?

- Beh tu vois bien, j' vais creuser l' trou.

- Quoi ? Là ? T'es malade ?

- Ben non justement, c'est pile l'endroit !

- Pile l'endroit ! Pile l'endroit ? J' sais pas si t'as bien réalisé où qu'on s' trouve !

- Tu m' prends pour un bleu ?

- J'ai pas dit ça mais...

- Mais rien du tout, j' te dis. J' connais cet endroit comm' ma poche, j'ai fait l' tour du propriétaire un nombre incalculable de fois. Alors la ramène pas tu veux !

Passe-moi la pelle.

- Pas question ! Toi, t'es tranquille, hein, tu fais l' cabot, hein. J'te creuse le trou, là, et hop, deux-trois pelletées et personne n'y verra rien. C'est bien ça ? C'est pratique. Tu r'viens, le nez en l'air et si on

te demande, t'auras plus qu'à dire qu' t'es pas au courant. Mais à moi, ça, c'est sûr ! T'y as même pas pensé une seule seconde !

- Putain, tu vas pas me taper ta crise là, maint'nant ! Puisque j' te dis que j' connais chaque arbre, chaque fourré de c' merdier ! Tiens, j' peux même t'avouer qu' c'est pas la première fois qu' j'y creuse un trou. Et ben même toi, t'y as vu qu' du feu. Alors ?

- Alors rien. Pendant que tu creusais tes trous, peinard, comme qui dirait en cachette, j'en avais gros sur la patate et j' savais même pas pourquoi.

Tout est clair maint'nant. Tu t' souviens la première fois qu' mes tripes se sont r'tournées. J'étais tout pâlot, ouais, j'en menais pas large et puis j' t'ai vu t'éloigner. Tu t' souviens ? T'avais la même tête qu'aujourd'hui, t'es tout dur du visage.

Dis, t'es sûr de pas faire une connerie ?

- Arrête les chouineries. T'étais pas obligé d' venir, j' te l' rappelle.

Tes tripes, une fois r'tournées, elles se sont mises à empester. J' les ai mises là, un peu plus loin, sur ta gauche.

Les autres aussi, elles sont là. Y'en a partout.

Tu sais combien ça pèse ? Tu crois qu' ça m' plait de trimballer tout' cette merde ?

T'étais tout pâlot, hein !

Moi, j'tais vert de rage, noir de colère.

Et pis tu vois, t'en ramènes encore et encore et encore.

Maint'nant, tu restes ou tu t' casses mais tu m' laisses faire mon boulot.

- Tiens, v'là la pelle.